

# Semelles de vent

Nathalie Barrié

Le long chemin de Charleville à Charleroi passait par Givet, près de la frontière belge, nom auquel le jeune homme ne cessait de penser depuis deux semaines, sur le leitmotiv facétieux de « Givet, j’y vais pas », « chiche que Givet », etc. Il ne pouvait en parler à personne en ces temps marqués par l’émoi populaire et l’invasion prussienne, où tout semblait en mutation, sauf l’imperturbable rigueur maternelle. Son frère Frédéric avait été le premier à prendre la poudre d’escampette. Arthur se reprochait d’avoir manqué d’audace. Il n’avait rien d’un malappris comme son frère, mais l’ambition de la liberté, et comment il l’avait, bien plus que ce bon à rien, et pour de meilleures raisons. Qu’allait-il faire, son aîné, de sa liberté au rabais ? Comme l’oncle Jean Charles, l’Africain, ou le père déserteur du foyer conjugal, il se retrouverait quelque part dans l’armée, à combattre les Prussiens. L’armée pouvait bien se passer d’un pioupiou comme Frédéric, alors que le Parnasse avait, sans le soupçonner, besoin d’Arthur. Il fallait avouer que Frédéric avait eu le cran, au lendemain de la remise des prix, de suivre un régiment en partance jusqu’à Charleville pour s’y faire enrôler. Sa dernière punition par la mother avait certainement hâté sa résolution. Au pain sec et à l’eau pendant deux jours

pour s'être battu avec Arthur, que la Rimbe protégeait contre lui. Depuis, plus de nouvelles et « Dieu sait quand reviendra ».

Après cette fugue, la tutelle maternelle s'était encore resserrée autour d'Arthur, enfant impressionnable et têtu sur lequel elle craignait les effets du désœuvrement estival, de certaines lectures (notamment les œuvres du dit « Hugot ») et du mauvais exemple exercé par les mâles de la famille qui, à l'exception de son père Cuif, (auquel elle devait tout) avaient déserté leur foyer et tourné en têtes brûlées. La veille encore, l'oncle Charles Auguste était revenu frapper à sa porte, ivre mort. Elle l'avait laissé où il devait rester, dans le ruisseau, les nuits sont fraîches mais supportables à la fin août en Ardennes. « Il peut bien dormir dehors, avait-elle dit, pour l'effet que ça me fait. Qu'il aille demander asile à sa femme. » Arthur l'avait vu depuis sa fenêtre, et entendu hurler à la ronde « Vitalie ! Ouvre-moi, ou les voisins sauront que je suis ton frère ! » Puis trente fois, entre deux et trois heures du matin : « À la santé du roi de Prusse ! »

Pendant que Charles Auguste continuait à lever le coude à la belle étoile, Arthur ne pouvait trouver le sommeil. Il repensait à son projet de fugue et aux moyens de réussir son coup. Il ne souffrirait pas une tentative avortée. Il avait sous ses fenêtres un exemple criant des dangers qui le guettaient. La rentrée scolaire approchait, et il était dévoré tant par l'urgence de la fuite que par son incapacité à la préparer efficacement. Or, aucune illumination soudaine ne venait éclairer le fond du puits. Pour se constituer un pécule, il avait vendu les livres anciens gagnés lors de la remise des prix de fin d'année. À son insu, ses camarades dont il avait bien senti couvrir la jalousie, avaient décidé de refuser leurs prix (bien entendu, Arthur étant le plus récompensé, leur sacrifice restait symbolique) afin de les offrir à

l'armée française et soutenir l'effort de guerre. Arthur avait refusé de souscrire à cette initiative ridicule qui le privait – mais il ne pouvait risquer d'éventer ses plans – du revenu nécessaire à son projet de fuite. Rien ne le fit changer d'avis, ni supplications, ni menaces, jusqu'à ce que ses camarades lui proposent de le rembourser en se cotisant. Cet argument sonnait et trébuchant l'emporta de loin sur les autres.

À la sortie de la remise des prix, le 6 août, tous apprirent avec consternation, par un placard sur la façade de la maison Pouillard, la défaite de Mac Mahon deux jours plus tôt à Wissembourg. Cet événement mit en relief l'absence d'élan patriotique d'Arthur, et accrut son impopularité auprès d'une majorité de ses camarades, si bien qu'il lui était devenu intolérable d'envisager le début d'une nouvelle année scolaire dans un établissement d'où Georges Izambard, le seul professeur qui comprenait vraiment ses aspirations, venait d'être, en prime, renvoyé. Ce départ plongeait Arthur dans un réel désarroi. Que deviendrait-il sans leurs promenades quotidiennes, leur goût partagé pour la poésie ? Il avait pris des nouvelles de son ancien professeur quelques jours plus tôt, celui-ci étant rentré (avant même la remise des prix !) à Douai, où il était choyé par trois sœurs adoptives prévenantes et célibataires, et où il faisait ses classes quotidiennes pour l'armée, ainsi déchargé jusqu'à la fin de la guerre du souci d'enseigner. C'était à Paris qu'Arthur rêvait d'aller. Il caressait le projet d'y devenir journaliste. Il avait passé l'été à réfléchir à la façon dont il pourrait ajouter à sa maigre rançon et avait eu le tort de confier ses projets à Frédéric. Celui-ci ne voyait d'autre issue au problème de la fugue que l'enrôlement militaire. Arthur jugeait ce raisonnement obtus et lâche. Il n'allait pas fuir la fêrule familiale et scolaire pour

tomber dans le piège de l'armée. De Charybde en Scylla, dit-il à Frédéric qui ne le comprit pas, ce frère paresseux ayant réussi, avec un entêtement de passereau, à éviter toute forme d'érudition. Frédéric comprenait simplement que les quelques sous péniblement amassés par Arthur au prix de ce qui lui restait de popularité ne suffiraient même pas à payer son aller en train pour Paris.

Cependant, l'idée d'Arthur renforça chez son frère un non moins grand désir de voir du pays, l'imagination en moins. Des deux, c'était Frédéric qui avait le plus à souffrir des rigueurs maternelles ; il était puni plus souvent qu'Arthur. Son front, contre lequel il avait pris l'habitude de frotter ses deux poings, était devenu rouge et ridé par la crainte des remontrances et punitions quotidiennes.

Les deux frères s'étaient rapprochés sous l'effet de la constante pression maternelle. Les matins d'école, ils aimaient à grimper sur une barque de tanneur du bord de Meuse et la faire tanguer ; Arthur, allongé au fond, regardait par-dessus bord en silence, la tête au ras du fleuve, l'eau calme que le tapage de son frère affectait à peine. Il se laissait hypnotiser. Je veux être, se disait-il, comme la Meuse, et qu'on me laisse couler tranquille. Vite lassé du silence de son frère, Frédéric donnait le signal du départ pour courir à l'école, où ils arrivaient chaque matin essoufflés, après que le vieux maître avait battu le rappel dans la cour et que les autres élèves s'étaient alignés.

La veille de sa fugue, que Frédéric repoussait depuis une quinzaine, il avait tenté de convaincre Arthur de se joindre à lui. Sachant son frère sans le sou, Arthur n'entendait nullement partager son pécule, encore moins combattre les Prussiens à ses

côtés. Ils se disputèrent à ce sujet, Frédéric lui faisant l'injure, sous l'effet de la colère, de se rallier à l'avis général sur son compte. Sans se douter du motif de la dispute, car devant elle ses garçons restaient cois, la mère Rimbe punit Frédéric, qui s'acharnait sans raison, pensait-elle, sur son frère. Le lendemain à l'aube, l'aîné était parti. Il laissa un mot pour dire de ne pas le chercher, qu'il rejoignait l'armée où, au moins, il serait nourri. La suite du mois d'août fut intolérable à Arthur. Izambard lui ayant prêté la clé de sa chambre, il écuma en vingt jours tous les livres de sa bibliothèque, qu'il s'était jusqu'à présent abstenu de vendre, par estime et par reconnaissance... Il avait écrit quelques poèmes, qu'il lui envoya par le courrier du 25, avec un commentaire qui frisait la mise en garde : « Ça ne veut PAS rien dire ». Il se sentait pris de paralysie autant que de désir à l'idée du départ, qu'il repoussait dans l'espoir que la providence l'aiderait à résoudre sa situation précaire.

Le 29 août enfin, ce fut trop. Madame mère emmena ses enfants à la prairie, les deux jeunes sœurs en tête se tenant par la main, le fils cadet (promu soudain au rang d'aîné) entre elles et la mère, troublé par l'absence de son frère à sa dextre. Les trois enfants allaient vêtus comme toujours d'habits de coupe anglaise, en chapeau bleu et col blanc cousus maison. À seize ans, Arthur rêvait depuis longtemps d'échapper à la poigne de fer qui exigeait de lui les mêmes choses qu'à l'âge de huit ans, sans soupçonner les bourgeonnements qui le faisaient secrètement bouillir. Partout ce jour-là il n'était question que de l'arrivée des Prussiens, des défaites de la France à Frœschwiller et à Forbach, du siège de Metz. Elle était dix fois conspuée, feue « l'éclatante victoire de Sarrebruck » ! On chuchotait que le

prince impérial en personne s'était réfugié depuis deux jours à la préfecture de Mézières, la menace ennemie l'empêchant de rejoindre Napoléon III à Sedan. Les lignes de chemin de fer vers Paris venaient d'être coupées, sauf celle du Nord, par Charleroi. Si ce n'était pas une débâcle, cela y ressemblait fort ! Dans ce climat d'inquiétude, la mère Rimbe se fit plus liante qu'à l'ordinaire, guettant un supplément de nouvelles, pensant à son fils Frédéric. La place d'Arthur n'était évidemment pas parmi ces villageois poussifs, ces mères anxieuses et ces gamins endimanchés. La fièvre générale finissait par le gagner, donnant au trouble né de son lourd secret une légitimité nouvelle. L'histoire était en marche et son indécision limitait ses choix ; une seule route vers Paris restait possible. Demain peut-être, plus rien. Le temps n'allait pas s'arrêter pour lui. Il ne pouvait continuer, les bras croisés, à se laisser promener sur la prairie entre Charleville et Mézières, comme tous les étés depuis, mon Dieu, quelle perte de temps, depuis toujours. Ce serait sa dernière promenade forcée, décida-t-il, les joues en feu. Désormais, il irait seul mais libre, sans laisse et l'estomac vide, au hasard des sentiers, *heureux comme avec une femme*. Sa mère ne l'exhiberait plus, en habit et chapeau bicolores, devant les villageois goguenards. Il n'irait plus rêvasser dans l'appartement d'Izambard, au lieu d'agir !

Profitant du désarroi général pour s'éclipser, il prétextait d'aller chercher un livre. En réalité il se dirigea vers les bords de la Meuse par un chemin de halage ombragé. Il sauta dans la lourde barque de tanneur, la secoua de toute la force de ses jambes, mais son poids seul ne suffit pas à la faire tanguer. Il s'y coucha à plat ventre, fit le vœu sur l'eau claire que Frédéric se portât bien. Ce serait beau, se dit-il, de descendre la Meuse en bateau,

mais un gros loquet au bout d'une chaîne amarrait solidement l'esquif. Il faisait très chaud, il devait partir sans tarder. La nuit le surprendrait au hasard des chemins, et comme il serait doux de dormir à la belle étoile, seul au cœur du silence ! Non, il ne fallait pas avoir peur. Il connaissait la route, pour autant que les Prussiens ne vinssent plus déranger ses plans... Ce serait trop bête, pour lui qui *adorait la liberté libre*, de se trouver empêché par de vaines querelles territoriales. Cela n'arriverait pas. Il ne voulait rien avoir à faire avec les frontières, sauf pour les enjambrer. Les fourrés et les fossés de la région étaient accueillants, il les connaissait mieux que sa poche. Il n'avait que trop attendu.

Certes, c'était un long chemin jusqu'à Givet *pedibus cum jambis*, mais ses guiboles avaient leur jeunesse pour elles et il s'arma d'un bâton. Au passage, il s'amusa à décapiter les pavots, « Comme Tarquin le Superbe », dit-il tout haut, repensant à une promenade littéraire avec Izambard. Il décapita également tous les épis d'avoine à sa portée, facétie qui freina légèrement sa progression, en sifflotant l'air du refrain « Avène, avène, que le beau temps t'amène... ».

La route était belle, il pensait à Frédéric, à Izambard qui l'avaient précédé dans la fuite en avant, dans des situations certes moins précaires, mais pour un enjeu autrement plus maigre. Il fuyait les sentiers battus de peur d'être reconnu car bientôt, pensa-t-il, la *mater* allait sonner le rappel et les villageois seraient alertés, mais il espérait que le désordre général fît passer sa fugue au second rang des priorités. Je plains les petites sœurs qui vont rester derrière les frères, se dit-il ; elles vont subir la frénésie maternelle, décuplée.

Il échappait enfin à l'école ! Il en avait assez appris. À présent, il voulait voir le monde. Il était assez grand pour lire seul ce qu'il fallait, hors de Charleville bien entendu, où les livres n'arrivaient pas. Aucun maître infatué ne lui imposerait un autre devoir sur « Sancho Panza couvrant son âne mort de pleurs et de louanges reconnaissantes », pouah, envoyez la marmelade, encore moins sur « l'ultime monologue d'Ophélie flottant sur les ondes », alors qu'on savait bien que les règles académiques se prêtaient mal à l'expression débridée du délire de l'infortunée.

Aucun camarade ne lui demanderait plus d'aide pour un devoir en vers latins, qu'il n'écrirait plus sous le bureau pour s'amuser pendant le cours de mathématiques, aucune remontrance ne lui serait plus faite pour avoir lu en cachette les derniers vers ampoulés d'Hugo, si tant est qu'il eût envie d'en lire d'autres. Aucun séminariste jaloux ne se lèverait pour le dénoncer, alors que lui-même n'aiderait plus jamais ses camarades laïcs à décrocher des accessits pour faire la pige aux élèves en soutane. C'en était fini des petits services rendus en échange de mesquins compromis, des cachotteries, carottages et blagues de carabins, des dessins obscènes griffonnés pour tromper l'ennui, hélas surpris par le principal. Et d'ailleurs tout cela, pour quelle reconnaissance ? La majorité de ses camarades, excepté les rares courageux comme Delahaye et Billiard, s'étaient, en dépit des services rendus, retournés contre lui. Il apprenait à ses dépens que les autres vous pardonnent difficilement de les aider là où ils échouent à s'aider eux-mêmes.

Il imagina la tête du principal le jour de la rentrée, la semaine suivante. À supposer que la guerre permette l'ouverture de l'école, ce qui n'était pas certain. Bon, supposons tout de même,



ce serait trop dommage de leur épargner ça. Le principal, donc, ferait l'appel. Tout le monde serait là.

Arrivé au R :

— Rimbaud, Arthur, absent.

— Rimbaud, Frédéric, absent.

Tiens, bizarre. Contactons la mère R. Aurait-elle quitté notre Charleville natal ? Et pour aller où donc, je vous le demande ? Déserter devant l'ennemi ?

— Non, Monsieur, je n'ai pas déménagé. Je suis très inquiète pour mes fils, Monsieur. Il se peut qu'ils se soient engagés dans l'armée.

— Comment ça, Madame, il se peut ? N'avez-vous donc aucun contrôle sur vos fils ? Aucune nouvelle ?

— C'est-à-dire que, si, enfin, non Monsieur, je n'ai aucune nouvelle depuis le mois dernier...

La mère Rimbe en perdrait de son panache, en avalerait son baba, en boufferait ses aiguilles à chignon. Ah ! Trop drôle, vraiment, le coup qu'on lui a fait, hein, frangin ! Coup double, pan pan ! Or donc, comme tous les dictateurs, elle n'a pas été capable de voir venir le coup d'état. La pauvre femme... Mais si on commence à la plaindre, on est foutu, vieux. Et, hop, Tarquin, n'oublie pas ta superbe ! Le pavot à la bouche ; je me demande si je pourrais fumer ça. Une boîte d'allumettes, et aussi une bougie, voilà ce que j'ai oublié d'emporter. Mais j'ai de quoi écrire.

Avène, avène, quel bon vent t'emmène... Il fraîchit, heureusement, j'ai pris ma laine, chère madame. À l'heure qu'il est, on bat la campagne en criant Arthur, mais Arthur, il est loin, Arthur, et pas prêt de vous revoir de sitôt, il confie à la brise ses extravagances, il se rit de vos efforts de fourmis pour le

retrouver. Non, ma mère, ne lorgnez pas la Meuse qui ne vous l'a pas pris, il aime trop la vie, sans quoi il ne vous fuirait pas. Il préfère le ciel étoilé au toit de la mansarde, et l'air de la campagne au confinement de la chambre sous la lueur de la bougie après le couvre-feu. Vous vous êtes occupée du début, laissez-le prendre la suite en mains.

Vous le caresserez peut-être un jour, ce parapluie bleu que mon frère et moi avons cassé en le coinçant dans la porte de l'église, et que vous nous avez contraints à traîner à l'école pour nous faire honte, sans succès. Vous auriez dû y voir les prémices de mutineries à venir. Pourtant on vous excuse : la force de l'ennemi, ne pas utiliser deux fois les mêmes ruses, gagner en assurance, en efficacité. Pour finir, la fulgurance de la victoire. On a lu sa *Guerre Des Gaules* ou on ne l'a pas lue. Gardez bien vos filles, madame, c'est tout ce qu'il vous reste, et sachez mieux lire entre les lignes, on vous le souhaite. Il est vrai que vous ne croyez pas aux livres, je vous en sais gré, cela m'autorise à écrire des blasphèmes dont vous ne prendrez jamais connaissance. Les temps changent, madame, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche et portez-vous bien, vous l'immuable, la *sempiter mater*, sans pitié *dolorosa. Amen.*

Comment, si vite fatigué ? Il n'était pas du tout au bout de ses peines. Demain à Givet, il prendrait le train pour Paris ; *un petit wagon rose aux coussins bleus*, avec dedans une rousse qui lui dirait « *cherche !* ». Alors sur son sein, quel repos serait le sien ! Il avait encore une heure de marche jusqu'à la nuit. Ne pas faiblir. Il reprit son souffle et grilla une cigarette pour se réchauffer. Il était grisant d'échapper, pour la première fois, au champ magnétique maternel. La vraie vie commençait ce soir. Il fallait encore marcher sur quelques kilomètres avant de se rouler en

boule dans l'herbe d'un fossé, de s'y tapir. Si l'heure n'était plus à la fanfaronnade, sa résolution restait bien ancrée.

Il s'appelait Arthur, il avait seize ans, mais il dirait qu'il en avait dix-sept et demi si on l'arrêtait, pour qu'on ne le renvoyât pas à l'école. Ce soir son auberge serait à la Grande ourse, sous *le doux frou-frou des étoiles*. Il ferait sa couche dans l'avène, il y dormirait les yeux ouverts pour mieux les compter.

## **L'auteure**

Nouvelliste, traductrice, parolière et chroniqueuse sur le site *Nouvelle Donne*, j'aime aller chercher la musique des mots. Les éditions *Rue Saint Ambroise* me permettent de partager quelques-uns de ces délires.